

Cet essai rédigé par Zoé Goze (TG010) pose la question de savoir si nous sommes prisonniers de la langue que nous parlons. Il évoque l'expérience peu commune de cette élève qui a intégré la section anglophone en classe de 3^{ème} bien qu'elle appartienne à une famille francophone. Zoé décrit la manière dont l'anglais a transformé sa manière d'être, de penser et de percevoir le monde. Cette expérience personnelle est éclairée par des thèses qui relèvent à la fois de la philosophie, de la littérature, des sciences du langage et de la psychologie sociale.

Selon la Bible, les langues existent car les Babyloniens étant trop orgueilleux, Dieu voulut les punir. Dieu choisit donc de les séparer en leur faisant tous parler des langues différentes, et chaque homme se trouva alors incapable de comprendre ou de se faire comprendre de son voisin. Selon ce mythe, les langues seraient donc une malédiction visant à séparer les hommes entre eux. Aujourd'hui, la langue n'est heureusement plus une barrière entre les peuples. L'anglais permet de communiquer avec de nombreux étrangers, des logiciels de traduction existent dans des centaines de langues, on peut demander l'aide d'un traducteur. Pourtant, chaque langue possède toujours des spécificités intraduisibles. Il y a les mots à double sens, les genres, les nuances très précises. Naturellement on peut donc se demander si le fait d'utiliser les mots d'une certaine langue pour parler ou penser ne nous influence pas. Si, dans une certaine mesure, nous ne sommes pas toujours prisonniers de la langue que nous parlons.

S'il est vrai que nous pensons dans et par les mots, si la pensée est « un dialogue silencieux de l'âme avec elle même » comme le soutient Platon, si c'est bien « dans les mots que nous pensons » comme l'écrit Hegel, il ne peut pas être indifférent de parler ou de penser en anglais plutôt qu'en français ou en allemand... On peut en conclure avec le linguiste George Mounin qu'« une langue est un prisme à travers lequel ses usagers sont condamnés à voir le monde ».

Mon expérience personnelle m'incline à penser que la langue que nous parlons a une grande influence sur notre façon de penser et d'appréhender le monde, cependant il paraît nécessaire de distinguer les pensées instinctives et celles qui sont volontaires. En effet, il y a des pensées qui ne nécessitent pas de mots. Lorsque l'on a faim ou froid, on se le figure, on le ressent, plus qu'on ne se le dit verbalement dans notre tête. C'est une pensée innée depuis la naissance et involontaire. Quelle que soit la langue que nous parlons, on a froid de la même façon. Il y a également certaines pensées qui dépassent les langues, celles qui, sans mot, s'apparentent plus à des impressions. Par exemple le fait qu'on se sente attiré par untel, ou qu'au contraire on ressent une répulsion inexplicable pour un autre. Ou encore les mauvais pressentiments et impressions de déjà-vu. Ces pensées sont sûrement communes à tous, instinctives et souvent inconscientes. Cependant je pense que la question traite des pensées volontaires. Et dans ce cas, il me semble que nous sommes complètement prisonniers de notre langue. Sans un vocabulaire riche qui décrit ce que l'on veut exprimer, il est très dur de démêler le flot incessant de nos pensées pour en extraire une idée cohérente et précise.

J'ai personnellement vécu cette situation car j'ai intégré la section anglophone en 3^{ème}, après m'être fait le pari d'apprendre cette langue inconnue de ma famille. Pour m'exercer à parler et réussir l'oral d'admission, un exercice que j'ai énormément pratiqué était de me forcer à réfléchir en anglais. Lorsque j'étais seule, je m'entraînais à trouver mes mots rapidement, à créer des phrases complètes dans cette langue que je maîtrisais mal. Le souvenir qu'il me reste de ces essais était le fait que mon cerveau semblait être un brouillon, duquel ne sortait que des bribes d'idées. En effet, à force d'essayer de chercher le mot anglais qui exprimait ma pensée parfaitement claire en français, je perdais le fil de mes pensées en permanence. Ainsi, j'étais forcée de m'en tenir à des pensées simples comme décrire ce qui m'entourait, ou raconter ma journée. Je me sentais limitée lors de ces exercices, comme si toute pensée un tant soit peu complexe était inatteignable en dehors du français. Quand enfin j'ai intégré la section, l'effet du changement de langue a été encore plus flagrant. Là où en cours français j'étais bavarde, curieuse et dynamique, je me suis soudainement vue devenir timide et réservée. Ma concentration était tant focalisée sur le fait de simplement

comprendre mes professeurs que je n'avais même pas le temps de réfléchir pour moi, encore moins d'interagir avec la classe. Et au-delà de mon caractère, j'avais l'impression que mon cerveau même était altéré, je ne pouvais répondre aux questions les plus simples comme si ma mauvaise maîtrise de la langue m'avait ôté ma logique. En bref, je ne me sentais plus moi-même.

Aujourd'hui, plus de trois ans après, mon anglais me permet de me reconnaître autant dans les deux langues. Pourtant des différences persistent. J'ai par exemple remarqué que les insultes et mots vulgaires n'ont pas du tout la même connotation dans les deux langues. En français, prononcer certains mots m'est dérangeant car le fait qu'ils sortent de ma bouche me donne l'impression de me dégrader. Pourtant de telles insultes en anglais ne me dégoûtent pas de la même façon. J'ai aussi remarqué que certains sujets me viennent plus facilement dans une langue que dans l'autre, comme si mon cerveau était plus efficace dans un domaine donné en fonction de la langue qu'il adopte. De plus, j'ai l'impression d'être plus extravertie en anglais, je plaisante, je vais vers les gens plus facilement. Cela est certainement lié au fait que je profite de chaque occasion pour parler anglais, et au fait que les cours anglophones en petit comité m'y ont habitué, en tout cas je pense être différente en fonction de la langue dans laquelle je pense et interagit avec les autres.

Mais au-delà de mon exemple, des études scientifiques prouvent que notre personnalité peut varier en fonction de la langue que l'on parle. En 2006, Nairan Ramirez-Esparza, professeur de psychologie sociale à l'Université du Connecticut a fait passer des tests de personnalité à un groupe de mexicaino-américains. Les résultats montrent que les sujets répondant en espagnol avaient tendance à parler de leur famille et de leurs loisirs, tandis que ceux répondant en anglais insistaient sur leurs études et objectifs professionnels. Ainsi la langue, par la culture qui y est associée, aurait réellement un impact sur notre perception du monde. Un autre exemple scientifique intéressant pour observer l'influence des langues provient des nourrissons. En effet, à la naissance, les bébés sont capables d'entendre et de reconnaître tous les sons. Leur cerveau est "malléable" et ils pourraient apprendre n'importe quelle langue. Mais en grandissant notre cerveau élimine les sons que notre langue maternelle n'utilise pas. Ainsi, prononcer le "the" anglais et la "jota" espagnole, ou bien saisir les nuances des voyelles chinoises lorsque nous les découvrons plus tard n'est jamais parfaitement acquis. C'est comme si notre langue maternelle avait occulté les autres, et en nous privant de leurs subtilités, elle nous condamne à ne totalement maîtriser qu'elle. En ce sens, on peut considérer que la langue peut être une prison. Quant à l'idée que sans un vocabulaire riche nous ne pouvons correctement réfléchir, elle est parfaitement présentée par George Orwell dans 1984. En effet c'est le principe du Novlangue, grâce auquel *Big Brother* empêche les citoyens de douter de l'autorité en réduisant l'anglais au stricte minimum. Par exemple, le mot *bad* est interdit, seuls *good* et *ungood* subsistent. Puisque les citoyens sont réduits à un langage binaire, il n'ont pas de mot pour décrire ce qu'ils pensent, et donc à force ne peuvent plus penser. Bien qu'un tel rognage d'une langue paraît difficilement concevable, il est tout de même effrayant d'imaginer que notre vocabulaire est peut être une barrière à l'exploitation de toutes nos facultés mentales.

Cependant, considérer que nous sommes prisonniers de la langue paraît exagéré, elle nous influence, mais l'idée est excessive. En effet, nous vivons dans un monde où tout est accessible. Presque toutes les frontières sont ouvertes, nous donnant accès à des cultures très variées qui peuvent chacune élargir notre vision du monde. Et sans voyage, nous avons toujours internet qui nous permet d'accéder à des contenus illimités, tout comme on peut lire des centaines de livres écrits par des générations et des générations d'hommes ayant vécu avant nous. Ainsi, nous sommes loin d'être prisonniers, au contraire nous sommes libres d'enrichir notre vocabulaire pour mieux nous exprimer et donc mieux penser, ou bien d'apprendre de nouvelles langues pour nous offrir de nouveaux prismes. De plus, nous ne pouvons pas considérer notre langue comme une prison figée puisque chaque langue fluctue constamment. Par exemple Boris Vian dans *L'Écume des Jours* a inventé le pianocktail, le députodrome et les peintureurs. Le temps a rendu l'usage du passé simple obsolète. Kant possède son propre dictionnaire contenant les mots dont il accorde le sens à sa pensée. Les scientifiques peuvent choisir le nom d'animaux ou de phénomènes. Le confinement a créé le mot distanciel. Nous pouvons même les mélanger entre elles comme le franglais. Ainsi, bien

que nous ne soyons pas des prisonniers, nous devons avoir conscience des limites que notre langue nous impose, pour faire naître l'envie de se former en permanence et de les faire ainsi reculer.